

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mi-carême, — qui a passé si vite, — a emporté avec elle jusqu'au moindre prétexte plausible pour une sauterie quelconque ; mais les violons ne sont pas si bien renfermés dans leurs boîtes, qu'ils n'en sortent au plus vite dès que Pâques nous arrivera. Nos lectrices savent, comme nous, que le carnaval parisien a depuis quelques années reculé l'époque de ses assises joyeuses. La véritable « saison » mondaine n'est dans son complet épanouissement que lorsque Pâques a sonné ses carillons triomphants ; on danse alors jusqu'au départ pour les eaux. Il en est ainsi à Londres depuis longtemps, et le prince de Galles, s'il revient à Paris à cette époque, pourra se croire encore en Angleterre.

Nos lectrices ne seront donc pas trop étonnées si, au milieu des abstinences du carême, nous reparlons encore de toilette de bal. La mode de « se faire une tête » s'est maintenue cette année, en dépit de l'engouement qui avait accueilli déjà cette fantaisie, il y a un an, et auquel elle eût pu ne pas survivre. Ainsi on se fait la tête du Petit Chaperon rouge avec une toilette moderne, composée d'une grande robe de cour en velours noir, les bords brodés de perles multicolores, et le plastron du corsage, ainsi que le tablier, en satin bouton d'or coulé. Ou bien on se fait une tête Marie-Antoinette, toute poudrée, avec une robe établie, si l'on veut, en pékin de soie à rayures vieil or et bleu électrique. La jupe à longue traîne, faisant manteau de cour, sera entourée de volants plissés en faille bleu uni et vieil or uni, formant coquillés frou-frou ; tablier bleu uni, orné de volants de malines posés en biais, le dernier fixé par un nœud aiguillette formé de rubans assortis. Corsage à petites basques et plastron de soie bleue faisant suite au tablier. Même disposition de dentelle plus basse sur le plastron, et nœud aiguillette à l'angle du décolleté carré. Colletterie de malines entourant le haut du corsage et suivant les côtés du décolleté par-devant. Manches duchesse avec flot de dentelle et nœuds aiguillette.

Parmi les villes qui concourent puissamment à l'ornementation

du costume féminin, Saint-Étienne est certainement en droit de revendiquer une des premières places : galons, vleours et rubans nous viennent de là. A vrai dire, c'est surtout dans le ruban que son industrie excelle ; l'Angleterre et la Suisse ont bien pu lui faire concurrence pour le genre uni, mais jamais on n'a pu égaler la perfection de son style dans le genre broché. L'Exposition universelle de 1878 en fournira des preuves évidentes. La mode étant aux tissus brochés, les fabricants de Saint-Étienne ont travaillé en conséquence, et nous pourrions citer, en fait de rubans brochés, telle et telle pièce modèle, mesurant 12 mètres, que l'on cote 500 francs, ce qui permet de se faire une idée de la magnificence de ces rubans.

En dehors de ces splendeurs, auxquelles toutes les bourses ne peuvent atteindre, il y a une charmante nouveauté à signaler : c'est le ruban Pompadour, qui est délicieux en petite largeur. Une guirlande, ou bien un semis de fleurettes mignonnes, court sur un fond clair (bleu, rose, vert mode, mastic, lilas, etc.). Les lingères et les modistes s'en sont bien vite emparées ; elles le mélangent avec un ruban uni, assorti au fond du broché, et font ainsi des nœuds aiguillette et des « flots » de ruban, qui composent un ensemble des plus heureux. — Le ruban de moire à double face satin est une autre nouveauté à indiquer ; il remplace le ruban à double face uni, qu'on a tant porté cet hiver.

On peut dès à présent certifier que ces deux types seront le succès de la saison.

Nous sommes à peu près fixée maintenant sur les nouveaux modèles de chapeaux, leur forme, leur genre, leur garniture. La capote conserve sa position prédominante comme coiffure de ville ; le chapeau rond se porte plutôt en voyage, aux eaux, ou bien on le laisse aux jeunes filles et aux très-jeunes femmes. La capote



P. N° 411. — ROBE PRINCESSE.
Prix du patron épinglé : 5 francs.

est très-petite, avec passe et bavolet : tantôt elle affecte le genre Marie Stuart; tantôt elle a deux passes, l'une plate, l'autre relevée. Quelquefois les deux passes sont fendues au milieu, pour pouvoir donner place à un bouquet, à une plume, à un ornement quelconque; cette disposition, par son irrégularité même, prête à l'ensemble de la coiffure un tour original. — Il y a aussi une forme de capote dont le fond est petit et dont la passe, très-large, emboîte bien la tête; on la pose si en arrière que c'est à peine si par-devant on en aperçoit le bord. Nous devons ajouter que jusqu'à présent cette forme n'est guère sortie du monde excentrique.

La fanchon-diadème subsiste encore, et cela forcément, car il y a des figures auxquelles cet encadrement allongé convient mieux que toute autre chose; elle a toutefois subi une importante modification, sa hauteur ayant été considérablement diminuée. La couronne, elle aussi, demeure dans le programme de la mode; on ne renonce pas facilement, paraît-il, aux grâces de Cérès!... Nos lectrices savent sans doute que ce nom mythologique a été octroyé à ladite coiffure à cause de la quantité de fleurs qui la recouvrent.

Quant aux différents genres de paille actuellement en usage, nous pouvons indiquer la paille anglaise comme adoptée en principe, et de couleur naturelle ou teinte, dorée, argentée ou nacré. Quelquefois des brins de paille dorée alternent avec une paille brune, par exemple, ou bien une paille bleue accompagne une paille argentée. Une autre disposition consiste en brins de paille mélangés de dépassants de velours, ce qui est d'un joli effet; nous avons vu, entre autres modèles, un chapeau paillason doré avec mélange de velours loutre. Le velours est parfois remplacé par des biais de faille, ce qui fait encore fort bien; mais bientôt viendront les coquettes pailles à jour, avec doublure de couleur. Nous avons vu, en outre, des modèles dont la passe seule est en paille, le fond mou en tulle ou en gaze.

L'élément qui constitue la garniture de chapeau est aussi varié que possible cette année, et les modistes n'ont vraiment que l'embaras du choix; ajoutons que le clinquant et la perle font de plus en plus fureur. Nous avons vu, dans ce genre, des types d'une originalité charmante : diadèmes entièrement composés de perles et représentant presque des couronnes royales; perles soufflées, séparées par des bouclettes de galon étincelle d'or ou d'argent; perles noires et galon d'or, perles bleu pâle et galon d'argent, etc. Ce genre de garniture convient surtout pour les passes Marie Stuart.

Il y a une grande variété de bandes de tulle blanc ou noir, brodées de perles et formant des entre-deux ou des dentelles complétées ou non par des franges perlées. Nous avons également vu des franges de perles, avec haute tête à jour, d'un très-bel effet. N'oublions pas les boucles brodées de perles minuscules, les flèches et toutes sortes de fantaisies du même genre servant à fixer un nœud, etc.; puis les cache-peigne en perles et tout à jour, que l'on pose sur le fond d'un chapeau, sur le bavolet ou à la place de celui-ci.

La dentelle perlée ne manque pas, tout naturellement; le tulle perlé non plus, puisqu'on en a porté tout l'hiver comme voilette; mais nous mentionnerons le tulle en bande servant aux tours de tête : ce tulle est bordé de petites perles de couleur, d'un aspect très-coquet. Parmi les différentes espèces de perles, il faut distinguer celle qui est métallique de la perle de verre et de la perle soufflée; cette dernière est la plus légère, mais il la faut choisir pleine, c'est-à-dire remplie de cire, si on la veut tout à fait solide.

Nous mentionnerons, à l'avoir des LINGÈRES, deux étoffes de nouvelle création : la « gaze iris » et la « mousseline-crêpe

lisse », qu'on emploie indifféremment pour les gracieuses parures si fort en vogue aujourd'hui. Il est bon de constater, en effet, que, depuis l'invasion des cols rabattus, on a créé une foule de modèles particuliers qui ne sont ni des cols, ni des fichus; de ce nombre est le col-châle, sorte de carré grand comme un mouchoir de poche élégant, que l'on plie en châle pour le draper à la paysanne, les pointes ramenées devant sous un nœud. Nous en avons vu plusieurs spécimens, un, notamment, en mousseline-crêpe lisse, rayé d'entre-deux de valenciennes posés en biais et dont les bords sont ornés d'un volant de même dentelle. Un autre carré de mousseline, identiquement semblable, forme un jabot dont la moitié est drapée en plis pressés, tandis que l'autre moitié est recouverte de deux volants de dentelle. Un flot de rubans Pompadour orne le haut du jabot et tombe dans le bas sur la partie plissée; ce modèle est gracieux et facile à exécuter.

La dentelle de Mirecourt très-fine, la guipure du Puy et la valenciennes, telles sont les dentelles le plus employées en ce moment. Les belles imitations de point à l'aiguille, de point d'Angleterre, de Bruges, même de point de Gènes, qu'on utilise pour la lingerie et les matinées, sont également en vogue. Enfin les dentelles et les tulles anglais, eux aussi, sont devenus fort élégants; on les applique particulièrement aux écharpes, mantilles et longues barbes dont les jolies femmes aiment, le matin et le soir, à s'envelopper la tête et les épaules. Voici un modèle dans ce sens : longue barbe de mousseline-crêpe lisse, encadrée de tulle anglais moucheté, faisant dentelle légère, et dont la hauteur est de dix centimètres. Cette barbe est disposée en turban sur la tête, le tulle coquillant derrière où les bouts se croisent; ceux-ci reviennent ensuite par devant pour encadrer le visage et se terminer en un tortillon élégant qui passe à travers deux anneaux d'or.

Nous recommandons à nos lectrices le modèle suivant de col rabattu, modèle simple et jeune. En mousseline et de forme marin derrière, ce col se prolonge sur le devant par deux pans carrés. Deux rangs de valenciennes ruchée en entourent les bords que sépare une galerie de jours. Des manchettes assorties complètent la parure, qu'enjolivent encore des flots de ruban moiré mastic et satin bleu pâle.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 411.

ROBE PRINCESSE. — Ce modèle est en fantaisie de laine et soie à rayures multicolores et bourruées. Le corsage est en partie recouvert d'une veste simulée en velours loutre, laquelle laisse à découvert le milieu du dos et du devant. L'ampleur de la jupe est resserrée au milieu derrière par une patte de velours de même ton. Col rabattu en velours et bracelet de velours faisant tête au plissé de la manche. — Lingerie plissée en mousseline et dentelle. Balayeuse de crêpe lisse blanc. — Prix du patron épingle : 5 francs.

G. N° 872.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume princesse en faille lilas. — Le devant est boutonné jusqu'aux draperies; il est encadré d'une dentelle grise qui forme fichu et se termine à la taille, en tournant vers le côté droit où elle va se fixer. Deux larges écharpes, garnies de dentelle grise, sont drapées sur le tablier, l'une au-dessus de l'autre et en biais; elles partent toutes deux de la couture du côté gauche pour se terminer à droite. Double plissé de faille au bas du devant et traîne resserrée par une coulisse. La manche est entourée d'un volant plissé et d'une dentelle. Soufflet de soie et de dentelle au coude. — Lingerie plissée en mousseline. — Chapeau de paille noire; la passe diadème est doublée de velours pensée et garnie d'aiguilles lilas. Touffe de plumes noires au sommet et plume amazone sur le côté. — Prix du patron épingle : 5 francs.

2. Costume de popeline rose, pour petite fille de cinq ans. — Le corps principal de la robe est de coupe princesse. Les bords, dentelés, reposent sur un large volant de cachemire rose plissé. Les dents sont bordées d'un galon blanc et garnies de boutons d'ivoire. Brandebourgs de galon blanc, avec boutons semblables. Lisérés blancs aux parements des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille, entouré de ruban rose noué sur le côté, avec une aile verte. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 875.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en mousseline de laine de Java, de couleur bleu « martin-pêcheur », et foulard d'un bleu plus clair. — Dos princesse et devant composé. Premier corsage boutonné au milieu et garni de draperies de foulard, prises dans les coutures d'épaule et des manches; ces draperies se perdent dans un corselet qui fait partie intégrante de la robe princesse. Des barrettes en ornent le milieu, simulant ainsi un plastron qui se prolonge au delà de la taille et dont les côtés sont garnis de boutons. Un volant plissé entoure le bas de la robe; au-dessus court une écharpe *lavandière* en foulard, qui resserre le bas de la robe et forme traîne avec elle derrière. Des écharpes de foulard, surmontant un volant plissé, sont drapées et entre-croisées autour des manches. — Lingerie plissée. — Toque à large bord de velours noir; fond mou, en foulard bleu, et plume blanche. — Prix du patron épinglé du costume complet : 8 francs.

2. Visite à triple bordure, en drap léger de couleur mastic. La garniture, qui se compose de jolie tresse blanche, simule trois bords détachés au bas du vêtement; cela tient à ce que les lacets ne sont cousus que par leur bord supérieur. Le milieu du dos, les bords du devant et des manches sont garnis pareillement. — Costume de faille noire. Jupou à traîne, entouré d'un volant ruché que surmonte un dentelé. Cette disposition a cela de particulier que les dents sont doublées de faille bouton d'or et retournées sur elles-mêmes. — Polonoise princesse, garnie dans le bas devant, d'un petit ruché et derrière d'une sorte de long revers de faille bouton d'or. Le vêtement est drapé derrière et réuni en un léger pouff. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre mastic, garni de ruban de nuance semblable, avec nœud au sommet et plume rouge caroubier. — Prix du patron épinglé de la visite : 4 francs.

Description de la planche coloriée n° 1499.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume princesse en cachemire bleu marine. La traîne, qui est rapportée, se termine par un volant ruché. Une tunique est montée par un pli Watteau quadruple au bas du dos; elle est entourée de franges et drapée, puis relevée sur le côté gauche par un nœud de ruban. Le devant de la robe se ferme par des boutons corozo bleus jusqu'à la première draperie. Le bas du tablier est drapé en plis réguliers qui sont arrêtés dans les coutures de côté. Le dernier pli est entouré de franges qui retombent sur un volant plissé. Poche ruchée au-dessous de la hanche et garnie d'un nœud de ruban. La manche est plissée sur toute sa longueur derrière; deux bandes de même étoffe traversent les plis. Volants plissés dans le bas et bracelet de ruban soutenant un groupe de coques. — Lingerie plate. — Chapeau de paille beige. La passe présente deux bords, dont un de forme diadème; tous deux sont recouverts de faille et de franges de perles beige et acier. Deux plumes de tons assortis ornent le dessus du chapeau; nœuds derrière et mentonnières en ruban de même couleur. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Robe princesse en velours frappé jaune et vert. — La couture des côtés et celle du milieu du bas du dos sont ornées de fausses boutonnières en faille verte et de boutons dorés; un plissé de faille en suit tous les bords. Une écharpe de même étoffe est drapée sur le côté de la hanche droite, où elle forme la poche; elle retombe sur le milieu de la robe derrière, et se termine sous le plissé du côté gauche. Le bas de la traîne est garni de volants de faille plissée, surmontés d'un petit biais et d'une tête également plissée. — Parement avec boutons dorés et plissés de faille au bas des manches. — Lingerie plissée en linon blanc. — Chapeau de faille gros vert. Bandeau de faille cerise sous la passe. Brides de ruban de même nuance nouées de côté et venant du bavolet de dentelle blanche ruchée. Demi-cercle d'oiseaux-mouches sur le ruban. Touffe de plumes vertes au sommet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la figurine coloriée L. N° 163.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE DE DÎNER. — Costume en lampas de soie gris lilas et crème, avec mélange de satin assorti aux deux nuances. — Jupou de lampas à traîne; le devant orné d'un tablier de satin crème disposé en plis biaisés. Deux plissés de satin, gris lilas et crème, ornent le bord droit du tablier; ils suivent le bas du jupon, y compris le tablier et le bas de la traîne. Une tunique de lampas, entourée de plissés pareils aux précédents, tombe sur le milieu du jupon, derrière, et ondule gracieusement sur la traîne. — Corsage de lampas, à basque fendue derrière; il en résulte deux pans qui se terminent par des boucles plates en satin gris lilas et crème. Le devant du corsage, décolleté en carré, est orné d'un large plastron de satin crème tout plissé; deux pattes, formées par le corsage même, s'avancent sur le plastron et se boutonnent au moyen de cordelières et de boutons assortis. Col rabattu en satin crème, avec doublure de satin gris lilas dépassant tout autour. Une dentelle blanche, froncée au tournant du col, en suit tout le bord intérieur. Le haut du corsage est en outre orné d'une collerette de crêpe lisse plissé. Manche duchesse, entourée d'un plissé de satin crème, dont la tête est formée par un brassart de satin gris lilas liséré de crème, avec nœud dessus. Manchette de crêpe lisse plissé. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

NOUVEAU

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été (saison de 1878)**, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce **NOUVEAU PANORAMA** sera à leur disposition à partir du 1^{er} avril.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Nous avons, cette fois encore, la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire complètement nos lectrices; elles en jugeront, du reste, par la description des toilettes, qui sera insérée dans un de nos prochains numéros.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle, que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en les engageant à nous demander sans retard cette planche unique dans son genre.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition (le 1^{er} avril) et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de **MM. Ad. GOUBAUD ET FILS**, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

CHRONIQUE MONDAINE

Le prince de Galles, pendant les quelques jours qu'il est venu passer à Paris, a été de toutes les grandes réceptions; du reste, avec la bonne grâce qui le caractérise, il s'est multiplié, on peut le dire, pour reconnaître l'hospitalité empressée dont il était l'objet. Ajoutons que ses devoirs mondains n'ont pas fait négliger au prince-héritier d'Angleterre ses obligations comme président de la commission britannique à l'Exposition, car il a passé, chaque jour, de longues heures au Champ de Mars.

A ce propos, il est juste de constater que l'Exposition active de tous côtés son installation. Les cafés et les restaurants se construisent de la façon la plus heureuse, les puissances étrangères bâtissent à l'envi leurs pavillons respectifs. Les Japonais, entre autres, élèvent en bois de camphrier et en tiges de bambou un petit palais qui sera une des curiosités de l'Exposition. Il figurera exactement l'habitation d'un seigneur japonais. Non-seulement les appartements seront au complet, mais aucun détail du mobilier ne sera négligé. Le palais japonais sera entouré d'un jardin où la flore du Japon s'exhibera dans toute sa magnificence.

Ce sera certainement un des points les plus intéressants de l'Exposition universelle de 1878.

Pendant que le prince de Galles se montrait dans les salons de Paris, son frère, le prince Léopold, fêtait le carnaval à Nice. Après s'être vivement amusé, le dimanche, à la bataille des *confetti*, le prince a pris part le lendemain à celle des fleurs, un des plus charmants articles du programme des réjouissances carnavalesques à Nice.

La bataille des fleurs avait été précédée d'une course à ânes, gagnée par le prince Benjamin de Rohan, qui, l'an passé déjà, était arrivé premier. Le prince a eu la spirituelle idée de se faire caricaturer sur un âne à roulettes, comme il s'en débite dans les boutiques de jouets à cinq sous.

Au dernier *Drawing Room* tenu à Buckingham-Palace par la reine Victoria, la souveraine de la Grande-Bretagne portait un diadème de perles indiennes; un collier à trois rangs de perles avec solitaires en pendants, composés alternativement d'un diamant, d'une grosse perle et d'une émeraude non taillée; un *stomacher*, avec un seul diamant de grande dimension, et des pendants d'oreilles, composés de trois pièces, c'est-à-dire d'un gros diamant, d'une perle poire et d'une émeraude cabochon.

Toutes ces pierreries d'une grosseur démesurée, d'une eau irréprochable et d'une incalculable valeur, ont été présentées à la reine par les princes vassaux des grands feudataires de la couronne en Orient, — rajahs et maharajahs, — et Sa Majesté britannique les a portées pour la première fois comme impératrice des Indes.

Sait-on, d'ailleurs, combien de sujets compte la reine Victoria depuis sa proclamation d'impératrice?

L'immense presque île d'Hindoustan, où se trouvent les contrées les plus fertiles et les mieux cultivées du globe, contient une population qui dépasse deux cent trente millions, dont deux cents millions ont passé sous le gouvernement de la reine par l'entremise de son vice-roi à Calcutta. Avec les quarante millions d'habitants du Royaume-Uni, du Canada, du Cap, de la Nouvelle-Zélande et des colonies australiennes, cela fait deux cent quarante millions de sujets, ou le quart environ de la race humaine.

La capitale de l'Autriche est bien connue par ses capacités et ses goûts artistiques; mais veut-on savoir à quel usage on fait servir les poupées, dans cette ville aimable?

A-t-on l'intention d'offrir un cadeau à une jeune fille? On commande une poupée qui soit une fidèle imitation de la jeune personne à qui elle est destinée, quant à la hauteur et à la structure. Cette poupée est simplement un prétexte pour pouvoir

donner une riche toilette. Elle est habillée des pieds à la tête; les boucles d'oreilles, les bagues, la montre, rien n'est oublié. Si le donateur veut rendre le présent aussi complet que possible, il pourvoit la poupée d'un trousseau: robes de rechange, bas, jupons, etc., etc.

On voit que les Viennois font bien les choses!

Les jonquilles, les pervenches, les violettes, les petites primevères sauvages fleurissent dans les prés, dans les bois... et sur les chapeaux des femmes de goût. Tout le long de l'année, la nature nous donne des fleurs particulières à la saison qu'on traverse. Pourquoi ne pas la suivre, l'imiter au temps voulu, au lieu de commettre l'anomalie de porter des roses avant juin, par exemple, et alors qu'on a d'autres et charmantes fleurs pour se parer?

Les femmes qui ont du bon sens, — ce qui suppose un très-bon goût, a dit M^{me} de Maintenon, — ont donc décidé qu'au printemps on portera les fraîches et mignonnes fleurs printanières; qu'en été on ornara ses toilettes des splendides fleurs de la chaude saison; qu'en automne on aura recours aux fleurs mélancoliques et pâlies, et que, l'hiver venu, on devra se contenter des roses de Noël, de l'héliotrope d'hiver, des feuillages persistants, tels que le houx, le lierre. Au bal, au théâtre, les fleurs de serre seront bien placées, bienvenues et apporteront du renfort.

Puisque nous tenons ces dames par la tête... — puisque nous parlons coiffures, voulons-nous dire, — le moment nous paraît bon pour leur conseiller le retour à la mode de la poudre (que les grandes dames seraient bien aises de revoir, par parenthèse), quand il y aura à dissimuler l'affligeante canitie qui désole trop prématurément aujourd'hui les femmes douées des plus riches chevelures. Les teintures sont un triste palliatif; elles sont non-seulement dangereuses, mais encore ne trompent personne et produisent des effets aussi laids que possible. Les blondes feraient jeter un nuage, un oeil de poudre sur leurs cheveux, dont la décoloration est moins visible que chez les brunes; celles-ci se poudreraient pour tout de bon, comme au dernier siècle.

Nous ne savons qui a prétendu que le maréchal de Richelieu avait, un beau jour, couvert sa tête de poudre pour cacher son premier cheveu blanc, qui aurait pu le rendre moins irrésistible. Tout le monde alors s'empessa de l'imiter. Or, avec le temps, l'exemple n'a pas cessé d'être bon à suivre.

Nous ne saurions mieux terminer cette chronique qu'en esquissant quelques-uns des costumes de la nouvelle pièce de l'Odéon, le *Joseph Balsamo* d'Alexandre Dumas.

Voici d'abord les toilettes de M^{lle} Hélène Petit dans le rôle de Marie-Antoinette: — Toilette de voyage, composée d'une robe de soie gris-perle à ramages jaunetendre, rose et violet clair; garniture de blonde. Gants de voyage à boutons sur l'avant-bras. — Robe de satin blanc, brochée d'argent fin, avec dessin représentant des guirlandes de roses; demi-manteau d'abbé; garniture de dentelles.

Les toilettes de M^{lle} Léonide Leblanc, chargée du personnage de la Dubarry, méritent une mention toute spéciale. — La première est une toilette de ville en soie Pompadour, à fleurs roses sur fond gris. L'étoffe a été fabriquée à Lyon, sur un dessin relevé à la Bibliothèque. — La seconde, — toilette de présentation, — est une véritable merveille. C'est une robe de satin blanc, entièrement recouverte de broderies d'or fin et de soie de couleurs tendres en bosse, avec garniture de blonde et de véritable point d'Angleterre; guirlandes de roses, ferrets et peigne en diamants. — La troisième, encore fort élégante, est en velours de soie rayé bleu tendre et fleur de pêcher, recouverte d'une broderie courante en argent fin et soie blanche.

Enfin, le costume du roi Louis XV, représenté par M. Talien, est un habit de velours rouge entièrement recouvert de broderies d'or entremêlées de pierres de liège.

La pierre de liège, qui était l'ornement le plus en usage du

et habillée des pieds à la
la montre, rien n'est plus
nt aussi complet que
seau: robes de chambre
rien les choses?
les violettes, les petites
s près, dans les bois... et
out le long de l'année, les
eres à la saison qu'on
ter au temps voulu, et les
es roses avant juin, par
nantes fleurs pour se parer
ens, — ce qui suppose
on, — ont donc des
nes et mignonnes fleurs
toilettes des splendides
ne on aura mieux en
l'hiver venu, on devra
elliotrope d'été, en le
ierre. Au bal, on
es, bienvenues et qu'on
par la tête... — p
e, — le moment sur
la mode de la p
ises de venir, par
illigéante carité qu
femmes douées de
n triste palliatif; des
encore ne tromper
que possible. Les
se sur leurs cheveux
chez les brunes; c
me au dernier sièc
un que le marié
tête de pointer par
il pu le rendre m
a de l'imiter. Or, m
on à suivre.
terminer cette
ostumes de la mod
Alexandre Dumas.
M^{lle} Hélène Petit
e voyage, compose
tendre, rose et viol
à boutons sur l'ar
it fin, avec des
ntean d'abbé; g
e Leblanc, charg
mention toute sp
en soie Pompadour.
fabriquée à Lyon, se
a seconde, — t
merveille. C'est un
e de broderies d
avec garniture de
riandes de roses, b
encore fort éléga
fleur de pêcher, m
in et soie blanche.
ouis XV, représent
entièrement recou
e liège.
t Torremont le plus



L. N. 163

Imp H Lefevre Paris

Ad Goubaud & fils Editeurs

du-huitième siècle, é
plus, découps à la me
placé un morceau de
Celle pierre de liège se
Nancy. Il a fallu e
l'abbé de Bui et de la
telle.

Les autres, soign
littéraires, donnent une
avec cette de l'œuvre
qui, dans cette pièce,

LA TOILE

On a beau se dire qu
œuvre est un faux printe
avec le froid, qu'il sera
d'ivoire, et qu'enfin, com

Il faut qu'ovri
Le beau pomm
Neige

On a beau se répéter
l'autre encore, l'épanou
chose, du soleil revenant
de toutes parts.

Les tirages de la Seine,
finanche, un curieux spé
berce et la robe retour
rattachement les coudes
sieur de poltron, contrai
toutes pièces traitent à l'
faut secher tout de les se
que ce roman-écrit des
placés multiples. Comme
œuvre courut devant eux
gens du ciel ni du peupl
tion de la littérature pro
et de rimes de cerveau.

La notation amusante
pours qui nous sembler
prouve la fureur de
un chat qui permet r
prouve, autant les
mes l'air charmants,
présent un exercice
de plus d'étude ont et
Cet un jeu assurément
beaucoup d'autres. De p
mouvements. Après l'es
lors les muscles sont in
pléique.

Il continue, de plus,
même, un spectacle ai
d'égrotail, par les l
soudes y serpentent en
ques aragrées qui cou
pince le poil de sa surfo
vement rythmique de
le dire, si la solitude c
poétique et une solenni
tristesse d'impression.

dix-huitième siècle, était un composé de tout petits morceaux de glace, découpés à la meule, taillés à facettes, et sous lesquels on plaçait un morceau de clinquant pour leur donner plus d'éclat. Cette pierre de liège se fabriquait en Allemagne, aux environs de Nuremberg. Il a fallu en fabriquer exprès pour les broderies de l'habit du Roi et de la robe que porte la Dubarry à la présentation.

Ces costumes, soigneusement dessinés d'après des documents historiques, donnent une idée de la conscience apportée dans la mise en scène de l'œuvre d'Alexandre Dumas. Ajoutons qu'il n'y a pas, dans cette pièce, moins de trois cents costumes.

BAGHAUMONT.

LA TOILETTE DES RIVES

On a beau se dire que le printemps qui nous est venu avant terme est un faux printemps, que nous n'en sommes pas quittes avec le froid, qu'il serait imprudent de quitter ses vêtements d'hiver, et qu'enfin, comme le dit le poète en trois vers adorables :

Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps!

On a beau se répéter toutes ces choses inquiétantes et bien d'autres encore, l'épanouissement qui vient aux hommes et aux choses, du soleil revenu et de l'atmosphère réchauffée, se trahit de toutes parts.

Les rivages de la Seine, aux environs de Paris, offraient, l'autre dimanche, un curieux spectacle. Autour des bateaux tirés sur la berge et la coque retournée, une nuée de peintres improvisés rafraîchissaient les couleurs amorties par l'humidité. Une bonne odeur de goudron courait tout le long du fleuve. Des barques toutes grées tendaient à l'air leurs voiles grandes ouvertes, qu'il faut sécher avant de les rendre au vent. Rien de plus pittoresque que ce remue-ménage des gens d'eau douce fêtant le retour des plaisirs nautiques. Comme une menace et une ironie, l'eau jaune encore courait devant eux sans rien refléter des caprices changeants du ciel ni du peuple de pêcheurs à la ligne qui, en prévision de la fermeture prochaine, font une orgie véritable de vers et de rhumes de cerveau.

La navigation amusante sur nos rivières de France est un des plaisirs qui nous semblent les plus naturels. Autant nous comprenons peu la fureur du patinage chez un peuple habitant sous un climat qui permet rarement aux fleuves de supporter les promeneurs, autant les courses à la voile et à l'aviron sur nos cours d'eau charmants, dans un paysage riant et varié, nous paraissent un exercice et une récréation bien trouvés. Beaucoup de gens d'étude ont eu ce goût et le canotage à son livre d'or. C'est un jeu assurément moins cruel que le tir aux pigeons et beaucoup d'autres. De plus, il soumet le corps à de salutaires mouvements. Après l'escrime, c'est certainement un de ceux où tous les muscles sont intéressés et reçoivent un développement plastique.

Il constitue, de plus, pour les promeneurs de la rive eux-mêmes, un spectacle aimable. Quoi de plus joli que le bassin d'Argenteuil, par les beaux dimanches d'été, quand d'agiles voiliers y serpentent en tous sens, — quand, pareilles à ces longues araignées qui courent sur l'eau douce en étiagnant à peine le poli de sa surface, des yoles semblent l'effleurer au mouvement rythmique de quatre rameurs bariolés? — Il faut bien le dire, si la solitude donne aux choses du paysage une gravité poétique et une solennité profonde, il en résulte aussi une grande tristesse d'impression. Partout où l'homme n'est pas mêlé à la

nature, celle-ci nous apparaît comme inanimée. C'est le mouvement qui y apporte la vie.

Les grands peintres ont rarement manqué d'égayer leurs plaines ou leurs bois par quelque silhouette humaine. Il n'est guère de forêt de Diaz où quelque vieille en jupe rouge ne ramasse du bois mort dans quelque coin, mettant une note vibrante dans la calme harmonie des terrains noyés d'ombre et des verdure discrètes. Quant à Millet, plus grand encore, c'est une longue idylle véritable qu'il a écrite, du bout de son pinceau puissant, et le ciel et les arbres ne sont guère pour lui qu'un décor à ces petits drames humains.

C'est donc avec joie que nous assistions à cette toilette des barques légères dont la Seine sera sillonnée bientôt, flottille innocente, dont les loups de mer ont, seuls, le droit de sourire et pour laquelle nous avons toute l'estime que doit un simple badaud aux choses qui charment les yeux.

G. B.-F.

THÉÂTRES

OPÉRA. — *Guillaume Tell* a servi de pièce de début, ces jours derniers, à un nouveau ténor découvert par M. Edmond About. Après quelques années d'études au Conservatoire, M. Sellier obtenait le premier prix et était immédiatement engagé par M. Halanzier. A l'avance, on disait merveille de ce nouveau chanteur.

Le résultat n'a répondu qu'incomplètement à l'attente du public. Chose étrange! le succès de M. Sellier a été très-vif dans les morceaux où l'on redoutait pour lui un échec, et il ne s'est pas produit dans les phrases qui n'exigent que de la voix et de l'éclat. Il faut donc attendre le nouveau venu à une seconde épreuve.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Le *Ballon Morel*, gonflé et lancé par M. Ferdinand Dugué, a opéré son ascension dans des régions atmosphériques dont on pourrait mesurer l'élévation à celle des brouillards de la Seine. Un léger crayon de ce drame aérostatique ne sera pas sans utilité.

Un jeune aventurier français est allé chercher fortune dans l'Afrique centrale; il y est assassiné par un métis portugais qui s'empare de ses trésors et revient en France. Un Anglais, qui servait en amateur dans la troupe du bon larron, reconnaît ici le mauvais. Celui-ci essaye de le poignarder, mais lord Edward prend son temps et pousse le scélérat sous le ballon Morel. « Lâchez tout! » crie-t-il; mais, pour que le duel soit loyal, il s'est précipité, lui aussi, dans la nacelle. Un pugilat bien senti s'engage entre les deux hommes, qui disparaissent dans les nuages.

Bientôt, au milieu des éclats de la foudre, apparaît le ballon, qui monte toujours; le Portugais râle, mais l'Anglais, qui a meilleure respiration, donne encore de la voix. Enfin, le ballon se détériore et tombe avec une extrême rapidité. Le bon Anglais arrive néanmoins à terre en assez bon état pour se marier à la jeune veuve qu'il aime, et le légataire universel du Portugais asphyxié épouse la fille de l'inventeur Morel.

Le décor des chutes de Kérouman (une des cataractes du Nil), celui qui représente l'intérieur d'un charbonnage incendié par une explosion de feu grison, et le tableau mouvant des hautes régions de l'air, soutiendront vraisemblablement le *Ballon Morel* autant que de raison.

CHATEAU-D'EAU. — Signalons de ce côté une heureuse reprise d'un vieux drame de MM. Dennery et Anicet-Bourgeois: *l'Aveugle*. Ce n'est point là une de ces grandes machines mouvementées qui sont maintenant à l'ordre du jour, mais une œuvre simplement dramatique et intéressante, rehaussée par une interprétation digne d'éloge.

Robert HYENSE.

PLANCHE G. N° 872. — DESCRIPTION, PAGE 134.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de M^{me} H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Patrons épinglés : 1^{re} fig., 5 fr.; — 2^e fig., 3 francs.



1499

J. Cailland

Ad. Gombaud & Fils 227^e Paris

A. Lory, imp. r. des Mous. 66.

LE MONITEUR DE LA MODE

Rue du Quatre-Septembre. N° 3.

Machles de M^{me} Bréant-Castel, r. du Quatre-Septembre. 12. Chapeman de M^{me} Serchouin Melanie
 r. de la Paix 24. et r. Vivienne 30. Ceinture Régente et Supens de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Andrieux 12.
 Lait Antiphilique de Candès & C^{ie} Boul. S^t Denis 26.

Entered at Stationer's Hall.



Modèle de 1

PLANCHE G N° 875. — DESCRIPTION, PAGE 135.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de M^{me} H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix des patrons épinglés : 1^{re} fig., 8 fr. ; — 2^e fig. (visite), 4 francs

LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Je fus réveillé à une station par un voyageur qui, se trouvant trop serré dans le compartiment voisin qui était complet, prit place dans mon compartiment. A vrai dire, il devait se trouver gêné partout où il ne pouvait pas être seul, mon nouveau compagnon ; il était formidablement grand et gros ; en face de lui je n'étais qu'un insecte.

C'était, du reste, un monsieur très-simple, à la figure grave et avenante. Dès qu'il eut trouvé son coin, son gîte, dès qu'il se sentit installé à son gré, il ne s'occupa ni de moi, ce qui ne m'étonna guère, ni même de Cocotte, ce qui m'étonna davantage. Il tira de sa poche un livre qui l'absorba tout entier, et ne tourna plus la tête de mon côté.

Cependant la présence de ce nouveau venu me fit du bien, elle chassa les chimères. Quand je me retrouvai petit garçon devant cet homme considérable, les proportions se rétablirent dans mon esprit.

Pendant deux ou trois jours, j'avais pu me croire presque un homme. Je fus bien aise de constater que je n'étais toujours qu'un enfant. Cette diminution de ma propre importance diminuait d'autant l'importance de mes soucis et ma responsabilité envers moi-même.

« Au fait, me dis-je, je ne suis qu'un petit garçon, je n'ai pas voulu faire de mal : donc, ajoutais-je dans ma logique, je n'en ai pas fait, et je puis très-bien aimer ma petite Loulou, du moment où bien sûr elle est aimable. »

Oubliant alors le côté quasi fantastique du personnage qu'était Loulou, je ne pensai plus qu'à ses bonnes qualités. Je revins avec plus de sang-froid et plus de liberté d'esprit, non-seulement sur ce qu'elle m'avait dit, et que je viens de vous redire, mais sur d'autres points encore qui auraient allongé mon récit, et que le petit bon sens de Loulou avait mis en lumière à mon usage, dans nos longues causeries, d'une façon qui pouvait m'être sinon agréable, du moins profitable.

Je me rappelle, entre autres choses, qu'obsédée de mes questions et voulant m'expliquer ce qu'était non plus un opéra ou un ballet, mais une comédie, genre très-inférieur, selon elle, elle me disait :

« Dans toutes les comédies, il y en a un qui est plus beau et une qui est plus belle que les autres : celui-là doit avoir une figure séduisante, une taille fine et de belles manières ; la dame doit être très-jolie, avoir un son de voix agréable pour bien parler, de belles dents pour bien sourire, de grands yeux et de très-belles robes.

» A côté de celui qui est beau et charmant, il y en a un autre assez jeune encore, mais pas aussi agréable que les deux premiers, qui voudrait bien que la dame qui est jolie l'aime et le préfère ; mais elle ne le peut pas parce qu'il ne lui plaît pas assez. Quelquefois elle a de l'amitié pour lui et même beaucoup d'estime, à la fin de la pièce surtout, quand, ayant vu qu'il ne peut pas lui plaire, il se décide à être tout à fait bon et à aider le plus joli à l'épouser ; celui-là, c'est le sacrifié. Le public est souvent content de lui, parce qu'il se conduit bien ; mais c'est l'autre qu'il applaudit, tu sais, celui que la jolie dame épouse. »

Il me paraissait probable que je n'étais pas né pour jouer les rôles de celui qui a la taille très-mince, qui doit être aimé dans toutes les pièces et que la plus jolie veut épouser dès qu'il se montre. Il était à craindre que je ne pusse jamais être que l'autre, celui qui a toutes les vertus, mais non toutes les grâces ; celui a qui on donne tout, son estime, sa confiance, son amitié, mais non son cœur et sa personne ; celui enfin qui doit penser à faire plaisir à tout le monde, mais jamais à lui-même, et n'at-

tendre que d'un heureux hasard ce qui pourrait lui complaire.

Loulou m'avait bien dit encore qu'elle avait vu des pièces où la jeune fille n'épousait pas celui qui lui avait plu d'abord, parce qu'elle avait, dans le courant de la comédie, au milieu ou même au dernier acte, fini par découvrir que, s'il était toujours le plus beau, il était aussi le plus léger, le plus volage, le plus fat et le moins bon, et alors elle se décidait à épouser le plus laid ; mais cette manière d'arriver au bonheur ne me paraissait ni désirable ni flatteuse, car avec tout cela on n'était jamais que le second, et il y avait toujours eu un premier.

« Je sais bien, pensais-je, qu'il n'y a pas entre M^{lle} Loulou et moi, pour l'empêcher de m'aimer, comme dans les pièces, un autre petit garçon plus joli et plus mince qu'elle me préfère. Mais pourtant il y a quelque chose qu'elle ne pourrait jamais me sacrifier, c'est la danse, c'est le théâtre, et ce quelque chose tient la même place en elle et contre moi que quelqu'un aurait pu tenir. J'aime mieux que ce ne soit pas quelqu'un, et que ce soit le théâtre, mais j'aimerais mieux que ce ne fût rien du tout. »

Ce premier échec d'amour, auquel j'étais à cent lieues de donner son nom alors, et ce premier succès d'amitié, me donnaient à penser. N'était-ce pas comme un avertissement, comme une indication du rôle, de l'emploi auquel je devais me résigner dans la vie ? Après tout, c'était peut-être mon oncle qui avait eu raison ; je n'étais peut-être pas très-beau. Le surnom de Pouff, qui avait tant plu à Loulou, prouvait bien qu'elle était de l'avis de mon oncle plutôt que de l'avis de ma mère. Je me le tins pour dit.

Cependant, cette situation donnée, qu'avais-je à faire ?

Ce qu'ont à faire ceux qui, n'étant pas trop beaux pour rien faire, ont besoin de suppléer par la résignation et des vertus à ce qui leur manque, et de chercher dans les emplois moins brillants ceux qui peuvent le mieux convenir, soit à leurs imperfections physiques, soit à leurs qualités morales ; en d'autres termes, et c'est ce dont je ne me rendais que très-vaguement compte alors, au lieu de penser à séduire toutes les belles au premier regard, comme M. Bressant ou M. Delaunay, des Français, je n'avais plus à choisir que parmi les rôles plus modestes de financiers ou de raisonneurs, de comiques, de domestiques, de confidents, de pères nobles ou de ganaches, dont M^{lle} Loulou m'avait aussi parlé. Tel était mon lot, sans doute, et il fallait s'en contenter.

C'était bien aisé à dire ; mais je sentais que, dans la pratique, cela pouvait être dur.

XV

Pourquoi ces différences, en effet, entre le sort des humains ? Je ne me le demandais pas alors, mais je me le suis demandé plus d'une fois depuis.

Eh ! mon Dieu, c'est que l'individu n'est rien dans la création, que l'ensemble seul importe, et que ces différences sont utiles à cet ensemble. C'est en quoi ce qui se passe au théâtre est l'image fidèle de ce qui se passe dans la vie.

A mesure qu'un être humain vient au monde, la Providence le met en face du rôle auquel elle le destine. Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, nous ne sommes tous que des utilités en face de l'intérêt général, et c'est cette considération qui remet un peu d'égalité entre les individus pour l'observateur et le philosophe. De quoi s'enorgueilliraient-ils, je vous prie ? On n'est pas son père à soi-même, on n'est pas consulté avant d'entrer dans la vie, on y vient comme on vous y pousse ; il ne s'agit donc pas de se retourner contre l'énorme volonté qui vous a imposé de vivre, mais d'y souscrire en se faisant son sort le meilleur qu'on peut, par le droit qu'on a de tâcher de l'améliorer.

Cette distribution des rôles de la vie réelle n'est pas plus arbitraire que la distribution des rôles de la vie artificielle au théâtre.

La nature a dirigé,
le plus attentif des
autres nient tous les
rôles nécessaires au
et que, la pièce
Loulou que
est à sa place.
Si donc, parmi les
l'art civil, il ne s'en
une information, d
les jours premières
cette chose est indis
sages au complet,
me ainsi un certai
des grosques
Et que je suis, j'a
jouer les rôles d'an
ce certains de la cr
directeur de théâtre
pu, en avait décidé
qui besoin ce jour-l
quand, trois jours
comme il tiendra bie
aurait pas confiance
Ce n'est pourtant p
apparente inégalité d
rôles, l'amour-pro
tous des futurs notai
toujours faciles par c
Il n'est pas toujou
faire son compte très
pensations, il n'est
aimerait le moins
L'amour, si facile à
ce qui vit ; le signe
qu'on lui fait pen
sibilité, c'est qu'il n
c'est que les ténés
l'opéra, et que per
grands airs, il ne se
rien à se croiser le
Il y a donc, n'en a
que le rôle d'amour
humain autre chose
peuvent l'amour, qu
des manifestations d
d'aimer.
Et c'est bien heu
venir le monde, j
de romances et de s
Je n'ai pas la créa
emploi ; qu'ils le jo
c'est à la satisfaction
c'est qu'on le remet
out, et qu'on en vi
prend de trop haut
qu'il ne saurait tenir
C'est très-joli les p
vient le printemps, e
n'est pas que des o
plant, ce n'est pas v
faciles des soies p
blème, en se regard
La terre est sous n
voir la vie de ses e
qu'elle supporte et p

La nature a divisé, distribué les emplois comme eût pu le faire le plus attentif des *impresarii*, c'est-à-dire, non de façon que les acteurs aient tous le premier rôle, mais de façon que tous les rôles nécessaires au jeu de la comédie humaine soient remplis, et que, la pièce jouée, chacun soit obligé de se dire avec M^{lle} Loulou que la chose s'est bien passée et que tout le monde est à sa place.

Si donc, parmi les mioches qui sont tous les jours présentés à l'état civil, il ne s'en trouve qu'un petit nombre qui soient, par leur conformation, destinés à faire à première vue le bonheur des jeunes premières, dites-vous que c'est très-bien, qu'une seule chose est indispensable : c'est que la troupe humaine soit toujours au complet, et que, par conséquent, il est bon qu'il naisse aussi un certain nombre de notaires, et pis que des notaires, des grotesques, des paillasses, des bobèches, etc., etc.

Tel que je suis, j'aurais aimé autant qu'un autre à naître pour disputer les rôles d'amoureux toujours heureux aux Apollons et aux Antinoüs de la création; malheureusement, la nature, notre directeur de théâtre à tous, en me créant superbe, mais très-gros, en avait décidé autrement; c'est d'un notaire que sa troupe avait besoin ce jour-là; je suis né notaire. Mon oncle avait raison quand, trois jours après m'avoir vu, il disait à ma mère : Comme il tiendra bien son étude, ce gaillard-là! Qui est-ce qui n'aurait pas confiance dans des joues comme les siennes? »

Ce n'est pourtant pas du premier coup qu'on se résigne à cette apparente inégalité dans la distribution des rôles. Le cœur a ses révoltes, l'amour-propre aussi, même dans la poitrine et le cerveau des futurs notaires, et les victoires de la raison ne sont pas toujours faciles par cela seulement qu'elles sont nécessaires.

Il n'est pas toujours gai, avant l'âge où l'on est parvenu à se faire son compte très-serré et à se dire qu'il est à tout des compensations, il n'est pas toujours gai de se contenter de ce qu'on aimerait le moins tout à côté de ce qu'on aimerait le mieux. L'amour, si facile aux jeunes premiers, est fait pour tenter tout ce qui vit; le signe pourtant qu'il n'est pas tout en ce monde et qu'on lui fait peut-être, de nos jours, sa place trop grande au soleil, c'est qu'il n'est pas à la disposition de tout le monde, c'est que les ténors de cœur sont aussi rares que les ténors d'opéra, et que pendant que les tourtereaux roucoulent leurs grands airs, il ne serait pas juste que le reste de l'univers en fût réduit à se croiser les bras.

Il y a donc, n'en déplaise à ceux qui n'ont d'emploi possible que le rôle d'amoureux, il y a pour les trois quarts du genre humain autre chose et peut-être mieux à faire que ce qu'ils appellent l'amour, que ce qui n'est, au vrai, que la plus vulgaire des manifestations de la faculté, de la puissance et du devoir d'aimer.

Et c'est bien heureux, car avec leur sempiternel amour, que serait le monde, je vous prie, sinon une grande guitare gonflée de romances et de soupirs?

Je n'ai pas la prétention de décourager les amoureux de leur emploi; qu'ils le jouent, mon Dieu! rien de mieux, surtout si c'est à la satisfaction de leurs amoureuses; mais ce que je veux, c'est qu'on le remette à sa place, leur petit amour, alors qu'il en sort, et qu'on en vienne à lui faire bien comprendre qu'il le prend de trop haut avec des sentiments qui le valent bien, et qu'il ne saurait tenir lieu de tout ici-bas.

C'est très-joli les petits oiseaux amoureux, et j'approuve, quand vient le printemps, quelques sérénades sous la feuillée. Mais il n'est pas que des oiseaux en ce monde, et, si vous êtes un éléphant, ce n'est pas votre place de vous percher sur les branches flexibles des saules pleureurs avec la lubie d'y jouer de la mandoline, en ne regardant jamais que la lune.

La terre est sous nos pieds, la terre féconde pour qui sait faire sortir la vie de ses entrailles; pensons à la terre aussi, à tout ce qu'elle supporte et rapporte, avant de grimper dans les nuages.

Ma petite Loulou, la pauvre mignonne, en disant innocemment et tendrement, mais carrément, leur fait aux premières exaltations de mon cœur, aux premières prétentions de mon cerveau, m'a rendu un service qu'à aucun moment de ma vie je n'ai oublié. Elle m'a fait toucher l'écueil à l'âge où le naufrage était impossible. Sa petite raison, développée, mûrie avant l'heure par l'étrange existence qu'un hasard de naissance avait faite la sienne, m'a montré presque gratis, en ce qui me concerne, la vérité qui se paye si cher ordinairement. L'expérience, néanmoins, a été horriblement douloureuse, on le verra.

XVI

Le trajet de Leipsick à Dresde n'est que de quatre heures. Je ne vous dirai pas que, malgré mes préoccupations, l'aspect de Dresde me charma. Qui ne charmerait-elle pas, cette ville vraiment aimable? Je ne vous dirai pas mes inquiétudes lorsque, débarqué au chemin de fer, il s'agit pour moi, très-timide, d'entrer dans cette maison inconnue, chez ces parents dont je savais peu de chose.

Le cœur me battait très-fort, quand la voiture qui me portait avec mes bagages me laissa sur une grande place d'un caractère tout autre qu'aucune de celles que j'avais vues en France. L'aspect de cette place me disait tout de suite que je n'étais plus dans mon pays et que j'allais trouver là, non-seulement une langue, mais des mœurs dont je me formais la plus bizarre idée. — C'est une de nos sottises, à nous autres Français, de croire que personne n'est fait comme nous. J'en ai vu plus d'un, de mes compatriotes, s'émerveiller que les Allemands eussent la tête sur leurs épaules et ne différassent guère d'un Français que par l'absence de ces défauts parisiens que nous prenons trop volontiers pour des qualités.

La maison, toute en pierre, était de ce style mi-allemand et mi-rococo, à la fois lourd et léger, qu'on s'étonne de rencontrer dans une habitation particulière, quand on est habitué à voir nos maisons-casernes. Je payai le cocher, j'allais sonner, mais une bonne grosse servante qui rentrait avec un baquet plein d'eau sur la tête m'en épargna la peine. Je prononçai de mon mieux le nom de mon cousin Støber.

« Oh ia! me dit-elle, fous cussin françèze à M. Støber. »

Elle mit à terre son grand baquet comme s'il se fût agi d'une plume, releva son tablier, laissa ses sabots sur la première marche de l'escalier, et, riant et me souriant, elle me fit signe de la suivre et de monter derrière elle. L'escalier, tout en grès, tournant comme l'escalier de mon clocher, conduisait à un grand palier dallé de larges pierres blanches, que recouvrait une légère couche de sable rose; quelques petits pieds, qui avaient laissé leur empreinte sur le sable, me rappelèrent que j'allais avoir bientôt autour de moi une foule de cousins et de cousines.

La maison était un peu sombre, et d'ailleurs le jour finissait. La grosse servante, toujours souriante, mais silencieuse, pressa discrètement le bouton d'une porte qui s'ouvrit sans rien dire, puis s'en alla sans doute pour chercher en bas son baquet, mes bagages et ses sabots.

Je me trouvai tout d'un coup, sur le seuil de cette porte ouverte, devant le tableau que voici :

Une grande table ovale, couverte d'un tapis de fil de lin coupé de petits carreaux roses, symétriques comme les cases d'un damier; sur cette table, une lampe avec un globe de verre et un abat-jour. Dans la lumière, une jeune et gracieuse femme, assise au haut bout de la table, d'un aspect grave et doux, peut-être un peu maladif, s'occupait d'un travail de couture. A sa droite, trois petites filles tricotaient et étudiaient en même temps, dans des livres ouverts sous leurs yeux, leur leçon du lendemain; une autre petite fille, assise sur une chaise plus haute, berçait dans ses bras une poupée qu'elle embrassait de temps en temps. A la

gauche de ma cousine étaient mes deux cousins : l'aîné, qui pouvait bien avoir dix ans, faisait la lecture tout haut et pour tous, dans un grand livre allemand, que je sus bientôt être une Bible ; son frère faisait une page d'écriture sur un cahier. Une boîte pleine de grosses perles de verre était au milieu de la table. A quelques pas de la table, une jeune fille, une seconde servante, en costume de paysanne, filait devant un rouet.

Tous les yeux étaient baissés. Il me sembla que je n'avais jamais rien vu de si paisible.

Ma grande cousine était blonde et d'aspect si jeune encore, qu'on aurait pu croire qu'elle n'était que l'aînée de ses enfants ; mes petites cousines étaient blondes, mes petits cousins étaient plus que blonds : ils me firent l'effet d'avoir des cheveux de soie presque blanche.

Toutes ces figures étaient fraîches, avenantes et jolies, mais, au premier aspect, si extraordinairement pareilles pour la plupart, que je me demandai comment la maman pouvait distinguer tous ces épis les uns des autres.

Je n'osais faire un pas. Ma cage à la main, j'attendais que l'une de ces têtes, penchées chacune sur son travail, levât enfin les yeux.

Cocotte, impatientée, nous tira d'embarras.

« Ah ! voici Cocotte ! » s'écria-t-elle tout à coup de sa voix la plus perçante.

Cocotte, dont je ne vous parle pas assez, se révélait ainsi à chaque instant par des audaces nouvelles. Elle ne doutait de rien, Cocotte.

Toutes les têtes se levèrent à cet appel inattendu.

Tous les yeux en un instant furent ouverts sur moi. Je me crus en face d'un champ de bluets troublés par ma présence. Je n'avais jamais vu tant de regards bleus.

Survisant tous ces regards exprimant tous le même sentiment, la surpris et même un peu d'inquiétude, je sentis que je devais être cramois. Faisant toutefois un effort de courage :

« Je suis Bernard, dis-je, votre cousin de France... »

Les deux garçons se levèrent vivement, mais sans oser quitter leur place. Un tranquille sourire éclaira le visage de ma cousine ; elle posa son ouvrage sur la table et s'avança vers moi, les bras maternellement ouverts.

A ce signal de la mère, toute la table se dégarnit ; et je fus soudain enveloppé, embrassé, serré par des petites bouches et des petits bras impatients, voulant tous avoir le premier tour pour prendre possession du *cousin Bernard*.

Cet accueil me toucha jusqu'aux larmes. Je sentis tout de suite que j'avais là une famille.

« Ah ! ma cousine, dis-je, maman sera bien heureuse quand je lui dirai que vous m'avez si vite embrassé et que mes cousins et mes cousines ont été tout de suite si aimables. »

— Mon cher *cussin* ! mon cher *cussin* ! mon cher *cussin* ! » répétaient toutes les voix.

L'aînée des filles, demeurée d'abord un peu en arrière, et qui me parut, autant que j'osai d'abord la regarder, ressembler plus encore que ses sœurs à sa mère, s'étant approchée à son tour, m'apporta son front à baiser.

« Maman, dit-elle à sa mère, en mettant sa main sur mon bras, nous allons montrer sa chambre au pauvre cousin ; il doit être bien fatigué. »

Le geste qu'elle fit en se retournant vers sa mère mit en lumière un adorable, non, il faut dire le mot, un angélique visage.

N'en déplaise à messieurs les réalistes, il y a des anges. Dieu en a semé dans les mondes, pas beaucoup peut-être, mais assez pour qu'il ne soit permis à personne de nier leur existence. Il y en a même ici-bas : tant pis pour qui n'en a pas rencontré. Quant à moi, j'affirme que ma petite cousine en était un, et que, dès la première vue, il m'aurait été impossible d'en douter. Quel nom donnerait-on, je vous prie, à ce qui vous fait penser tout de suite

à ce qu'il y a de plus doux et à ce qu'il y a de meilleur, à ce qui a l'air de n'être venu sur la terre que pour charmer, aimer, apaiser et consoler ; à ce qui est en même temps beau et bon à regarder ; à ce qui enfin ferait rêver les plus sceptiques aux tranquillités du paradis ?

Donc ma petite cousine était un ange. C'est à un ange comme elle, à un ange de l'autre côté du Rhin, que Scheffer a pris les yeux bleus de ses Marguerites, ces yeux à travers lesquels les douleurs de la terre semblent regarder les douceurs du ciel et qui sont l'âme de ses tableaux.

On sentait tout de suite que rien ne devait être ni trop fort ni trop difficile pour le cœur de cette exquise nature ; que le bien à faire, le bien des autres, devait être sa seule joie, sa seule pensée ; et vous verrez que ces promesses du premier abord étaient de celles qui ne trompent point.

Je ferai aussi bien d'achever de vous *dire* dès à présent le portrait de ma petite cousine Marie, puisque, paraît-il, ce ne serait peut-être pas l'affaire de tous les peintres de le *peindre*.

Marie avait onze ans. Au milieu de ses frères et de ses sœurs, ceux-là plus robustes, celles-ci plus épanouies, elle était comme une plante rare au milieu d'un verger. Sa tête délicate et bien faite semblait comme surchargée par deux longues nattes de cheveux d'un blond fin et cendré, dont le poids expliquait qu'elle fût toujours légèrement inclinée, soit à droite, soit à gauche. Sa douce physionomie apparaissait, dans son gentil repos, comme quelque chose que rien ne doit jamais troubler. Ses yeux, d'une eau plus profonde que les yeux de ses sœurs, avaient je ne sais quoi de vague qui attirait de loin, comme le bleu des pervenches quand on commence à les apercevoir sous le vert de leurs feuilles. C'était une vraie fleur que ce regard ; cela aurait eu un parfum, qu'on n'eût pas songé à s'en étonner. Sa candeur était telle que, quand il se posait sur vous, on avait envie de saluer ; il vous donnait la sensation du respect qu'inspire ce qui n'a jamais servi, la présence de la parfaite innocence. Le petit corps de Marie, plein d'une grâce ignorante, était frêle et presque débile. C'était pourtant la bonne tête de la maison, M^{lle} Marie, et son grand frère, quand elle m'eut embrassé, me dit :

« C'est notre seconde maman. »

Marie avait la direction, chose grave en Allemagne, d'une partie du ménage et y était fort entendue. Tout ce qui touchait à la toilette, au linge, aux vêtements de ses sœurs, était sous son inspection ; elle était née pour tout bien faire, sans aucun bruit. Sa mère, je sus tout cela plus tard, bien entendu, oubliait presque qu'elle fût un enfant. Onze ans, qu'est-ce que c'est donc ? Pour Marie, c'était assez. La santé souvent atteinte de sa mère l'avait avancée et comme mûrie sur tous les points où il s'agissait de la suppléer.

J'allais tomber dans une contemplation dont je n'avais pas conscience, quand Cocotte, fâchée peut-être qu'on ne lui dit rien, répéta, d'un air dolent cette fois, son cri : « Voici Cocotte. »

Il faut dire qu'à son premier mot j'avais posé discrètement dans l'ombre, tout près du mur, la cage de M^{lle} Cocotte. Son premier cri avait été oublié, mais le second devait s'expliquer.

La petite fille à la poupée, qui était restée gravement sur sa grande chaise pendant cette scène, jugeant sans doute que ce n'est pas le moment de se déranger quand on a à s'endormir sa poupée, se retourna vivement au nouveau cri de Cocotte, et sa grosse tête éveillée chercha dans tous les coins de la chambre d'où pouvait venir une voix qui ressemblait si peu à celles qu'elle connaissait. Ne trouvant rien qui pût la renseigner, elle dit en allemand à sa maman quelque chose qui égaya jusqu'à ma grande cousine.

« Mimi demande si c'est le cousin qui vient de crier, me dit l'aînée de mes cousins, et s'il a de la peine pour crier comme cela. »

Et comme je vis que les autres n'étaient pas moins intrigués que M^{lle} Mimi, j'allai chercher dans son coin M^{lle} Cocotte, et je la présentai à ma cousine.

(La suite au pro

TRAITS

in a dit souvent qu
directions fort étrang
re, sous ce rapport, n
Néant est occasion
pât de son opéra de
sieurs heures dans son
— Déjà cinq heures
C'était l'heure à la
se hâte donc de s'
Palais-Royal ; mais, pe
se développe, grandit
l'obéissance, et c'est mach
cette, que le chef de l'
— Un potage au ver
Le potage est servi
mes, un quart d'heur
mote, que son imag
l'Unité et de la poésie,
hâté. Enfin, après un
à rompre encore le sil
— Une sole frite !
Le potage est rempli
point, bien appétissant
tation ni exciter la sen
Six mets sont success
mieux avec une égale
Le serviteur est stupé
re de ce singulier com
père perdue de lui ad
divinement un maniaq
deux heures se sont
la tête appuyée sur ses
un état de méditation
un front se relève avec
un éclair de satisfac
basse sur la table, il fa
— Enfin, je l'ai trou

« Oh ! qu'il est joli ! maman, comme il est petit ! est-ce que c'est seulement un enfant de perroquet ? Ils sont plus grands, les perroquets à Dresde ; celui-là est plus vert aussi. Comme il a bien parlé ! nous avons cru que c'était quelqu'un dans l'escalier. Mord-il ? peut-on le toucher ? peut-on le faire sortir de sa cache ? Oh ! comme il doit être malheureux, elle est si petite sa cache ! »

A toutes ces questions, à toutes ces voix qui parlaient à la fois, il n'était pas aisé de répondre. Nous étions loin du silence qui m'avait si fort embarrassé tout à l'heure, mais j'aimais mieux cela.

« Le petit oiseau est-il pour nous ? me dit Marie.

— Non, dis-je, Cocotte n'est qu'une commission ; il faudra que je la porte demain à la dame pour qui elle est, et j'en suis bien fâché, car j'aime beaucoup Cocotte.

— Quel malheur ! nous l'aurions tant aimée ! » dirent tous les enfants.

M^{lle} Mimi avait planté là sa poupée ; elle était toute à Cocotte.

Je m'aperçus alors que deux ou trois des enfants ne parlaient presque pas le français ou n'osaient pas le parler. Ils m'adressaient mille questions en allemand. J'avais l'air plus bête qu'eux de n'avoir apporté dans leur pays que mon pauvre français.

P.-J. STHAL.

(La suite au prochain numéro.)

TRAITS D'EXCENTRICITÉ

I

On a dit souvent que les grands artistes étaient sujets à des distractions fort étranges ; mais je ne crois pas qu'on puisse trouver, sous ce rapport, un fait plus curieux que celui-ci :

Mozart eut occasion de venir à Paris, à l'époque où il s'occupait de son opéra de *Don Juan*. Un jour, après avoir travaillé plusieurs heures dans son cabinet, il jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Déjà cinq heures ! s'écria-t-il avec surprise.

C'était l'heure à laquelle le maestro dinait habituellement. Il se hâta donc de s'habiller et se dirigea vers un restaurant du Palais-Royal ; mais, pendant le trajet, une nouvelle idée germe, se développe, grandit dans son cerveau. Elle le préoccupe, elle l'obsède, et c'est machinalement, par habitude, qu'il parcourt la carte, que le chef de l'établissement vient lui présenter.

— Un potage au vermicelle !

Le potage est servi ; mais le maestro n'y touche pas. Dix minutes, un quart d'heure s'écoulaient, et, tandis que sa tête fermentait, que son imagination plane dans les hautes sphères de l'idéal et de la poésie, il ne s'aperçoit point que son potage se refroidit. Enfin, après une demi-heure de méditation, il se décide à rompre encore le silence :

— Une sole frite !

Le potage est remplacé par une sole bien fraîche, bien cuite à point, bien appétissante, et qui, cependant, ne peut attirer l'attention ni exciter la sensualité du musicien rêveur.

Six mets sont successivement demandés, servis et traités par le maestro avec une égale indifférence.

Le serviteur est stupéfait des manières, des procédés, des allures de ce singulier consommateur ; mais il pense que ce serait peine perdue de lui adresser des observations ; car, se dit-il, c'est décidément un maniaque ou un fou.

Deux heures se sont écoulées depuis l'arrivée de l'artiste, et, la tête appuyée sur ses mains, il n'est pas sorti une seconde de son état de méditation et de rêverie ; mais voilà que tout à coup son front se relève avec fierté, ses joues se colorent, ses yeux lancent un éclair de satisfaction et de bonheur, et, après avoir vidé sa bourse sur la table, il fait un bond et quitte la salle en s'écriant :

— Enfin, je t'ai trouvé !

Mozart venait de trouver, en effet, le finale du troisième acte de *Don Juan*.

II

Un des plus grands compositeurs de l'Allemagne, le frère de Mozart par le génie, Weber, eut un jour la singulière fantaisie de se faire passer pour mort. Voici, dans tous ses détails, cette curieuse anecdote :

Quoique jeune encore, Weber s'était déjà placé au premier rang parmi les artistes de son pays et même de son époque. Son nom était entouré du prestige d'une immense popularité, et ses œuvres, marquées du sceau du génie, lui avaient conquis l'admiration de tout ce qu'il y avait d'amateurs distingués en Europe. Mais, comme il arrive toujours, plus il grandissait en talent et en réputation, plus la médiocrité et l'envie bourdonnaient autour de lui.

Weber était extrêmement sensible aux attaques de la critique, et, bien qu'il affectât de rire de ses détracteurs, ce n'était pas sans une profonde irritation qu'il voyait contester sa supériorité. Les diatribes du plus chétif feuilletonniste étaient pour lui un tourment indicible et les piqures du dernier frelon littéraire lui causaient de cruelles insomnies. Cependant, quelque ombrageuse que fussent ses susceptibilités, il avait fini par dédaigner cette myriade de critiques obscurs dont l'incompétence musicale était notoire ; un seul était encore l'objet de ses terreurs : c'était André Müller, chargé, dans la *Gazette de Leipsick*, de la critique des théâtres lyriques.

Les jugements de ce Müller avaient alors une grande autorité, non-seulement dans le monde des amateurs, mais encore dans le monde des artistes. Sous plusieurs rapports, ce succès était mérité, car notre critique se séparait complètement de la foule de ses confrères, si ce n'est par l'urbanité des formes, du moins par son remarquable talent d'écrivain et la portée de ses observations en matière musicale ; mais, à côté de ces qualités éminentes, venait se placer un détail très-grave qui en altérait l'éclat : Müller poussait quelquefois la sévérité jusqu'à l'injustice ; mordant, incisif, caustique, il s'amusait à déchirer à belle dents les plus belles renommées contemporaines, et Weber était encore tout meurtri des traits acérés qu'il avait lancés contre lui, pour servir les rancunes de je ne sais quel compositeur obscur qu'importunait la gloire de l'illustre maestro.

Harcelé sans cesse par cet infatigable détracteur de sa célébrité, Weber ne savait à quel moyen recourir. Employer la voie de la presse et combattre à armes égales, c'était provoquer un débat qui resterait sans solution, et puis c'était avouer qu'on se sentait piqué au vif. En venir aux arguments irrésistibles et jeter un gâteau dans la gueule du cerbère, il n'y fallait pas songer, car Müller passait pour un critique incorruptible. Que faire donc ?... Le cas était embarrassant. Voici l'expédient qu'imagina Weber :

Pendant une résidence de quelques jours qu'il fit dans un village aux environs de Munich, il envoya à toutes les gazettes allemandes un récit détaillé de sa mort, écrit de sa propre main. Personne ne douta de l'exactitude de cette nouvelle, et les journaux insérèrent la note en question, en l'accompagnant d'une pompeuse notice biographique ; mais, parmi les organes de la presse, la *Gazette de Leipsick* se distingua par la ferveur de son enthousiasme envers l'illustre défunt. L'article était écrit et signé par Müller lui-même, qui, désarmé par la mort du maestro et n'ayant plus aucun intérêt à l'attaquer, rendait enfin justice à l'artiste supérieur qu'il appelait « le prince des compositeurs de l'Allemagne ».

Quelques jours après, Weber fit démentir le bruit de sa mort, et, pour dissiper toute incertitude à cet égard, il vint lui-même à Leipsick. — Qui fut honteux et confondu à la nouvelle de cette

résurrection? Ce fut Müller, qui se trouvait désormais enchaîné par ses propres éloges et dans l'impossibilité de rétracter le jugement qu'il venait de formuler en termes si explicites. Au reste, il s'exécuta de fort bonne grâce. Ses diatribes cessèrent complètement, et, à la première représentation de *Freyschutz*, qui eut lieu quelque temps après, on remarqua notre critique parmi les plus chauds admirateurs du chef-d'œuvre de Weber.

III

Comme les deux compositeurs dont nous venons de parler, Viotti fut, à certains égards, une individualité très-excentrique, mais cette excentricité avait un caractère à part; elle révélait une âme tendre et poétique, et, sous ce rapport, elle mérite toutes nos sympathies.

Viotti, ce prodigieux exécutant qui a ouvert au violon des routes si neuves, si originales, et qui fut le précurseur et le maître des plus célèbres virtuoses contemporains, poussait au plus haut degré le sentiment des beautés de la nature. Doué de la plus vive imagination, de la sensibilité la plus exquise, de l'organisation la plus délicate, il lui arrivait parfois de rester en extase des journées entières devant les moindres phénomènes physiques: un joli paysage, un site ravissant lui arrachaient des cris d'admiration; les roulades du rossignol chantant sous la feuillée, le murmure du zéphyr caressant la rose fraîchement épanouie, le faisail de bonheur; un rayon de soleil glissant, le matin, dans sa chambre à coucher, lui apportait un essaim de fraîches et poétiques inspirations, et, à l'aspect d'un beau clair de lune, d'un ciel azuré, son âme était bercée par les plus délicieuses rêveries. Mais c'est surtout pour les fleurs qu'éclatait son naïf enthousiasme: en observer les développements, en aspirer les parfums, en admirer les couleurs, les teintes variées, telle était son occupation la plus douce, tant que durait la belle saison.

Quand l'hiver était venu, Viotti, qui ne pouvait se séparer des objets de sa passion, transformait son cabinet de travail en véritable parterre. Là, par des procédés connus, la rose, l'œillet, le dahlia étalaient encore leurs brillantes couleurs et mariaient leurs parfums enivrants. Ces artifices de l'art étaient loin, sans doute, de valoir la nature, et, cependant, dans son odorante cellule, le grand artiste retrouvait les jouissances du printemps. C'est au milieu de cette luxuriante végétation, de cette atmosphère embaumée, que le célèbre violoniste se préparait aux brillantes ovations qui accueillaient chaque jour son exécution merveilleuse. C'est là que l'Anacréon de la musique composait ses *concertos* si pleins de verve, de distinction, de grâce et de coquetterie.

Jules RAMSAY.

CORRESPONDANCE

— M^{me} S. W..., A HAGUENAU.

Le vêtement de la gravure coloriée n° 1494 peut être exécuté en cachemire noir avec bandes de faille et passementeries noires; mais puisqu'il s'agit de jeunes filles de quinze à dix-huit ans, pourquoi ne pas faire ce modèle de la couleur mastic, si fort à la mode aujourd'hui? ce serait moins sévère.

— UNE ABONNÉE DE BORDEAUX.

Il est convenable qu'une jeune mariée ne mette *aucun bijou* pour aller à la cérémonie de l'église; n'étant pas encore dame, elle a le devoir d'être simple. Pour le dîner et la soirée, au contraire, la mariée peut porter les bijoux qu'elle a reçus.

Pour ceux que leur profession oblige à parler beaucoup (avocats, professeurs, orateurs, prédicateurs), quoi de plus désagréable qu'un mal de gorge, un rhume ou restant de bronchite?

On emploie à profusion, mais sans grand résultat, chacun le sait, une série de pâtes, sirops, tisanes, etc., qui, le plus souvent, laissent la maladie suivre tranquillement son cours. Il n'y a guère que le goudron qui puisse apporter un soulagement rapide, on peut dire presque instantané, quand il est pris à dose suffisante. Pour obtenir ce résultat, il convient de prendre à chaque repas quatre à six capsules de goudron de Guyot.

Le flacon, du prix de 2 fr. 50, contenant 60 capsules, ce mode de traitement revient donc à quelques centimes par jour, et l'on peut affirmer que, sur dix personnes qui l'ont essayé, il y en a neuf qui s'en tiennent à cette médication.

Les capsules de goudron de Guyot, en raison de leur succès qui grandit chaque jour, ont suscité de nombreuses imitations. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

Après une nuit de bal et de fatigue, combien on est heureuse de trouver, à son lever, une « matinée » confortable, qui permette de rester tout le jour, dans une sorte de négligé, sans cesser pour cela d'être élégante! La chose n'est pas rare aujourd'hui, car ce genre de vêtement se généralise de plus en plus. C'est absolument comme la *Ceinture de repos* de M^{mes} VERTUS sœurs, laquelle est devenue l'auxiliaire indispensable des toilettes de ce genre. Nos lectrices se rappellent, sans doute, que ce gracieux modèle est la reproduction en petit de la *Ceinture Régente*, avec cette différence, toutefois, qu'au lieu d'être lacée elle se ferme par une ceinture croisée derrière et attachée devant.

M^{mes} de Vertus sœurs possèdent donc trois types de corsets bien caractérisés: la *ceinture Régente*, la *ceinture de repos*, et le *corset Marie-Antoinette*. Ce dernier est absolument conditionné pour les corsages à longue taille, mais avec un système de baleinage qui n'affecte en aucune façon la santé. M^{mes} de Vertus sœurs se sont, en effet, toujours préoccupées avant tout de ne faire que des corsets hygiéniques; la coupe de leurs modèles et la disposition particulière des baleines sont étudiées dans ce sens et atteignent le but désiré.

Nous engageons nos lectrices à ne pas oublier les jolies *housses* de corset créées par cette maison: de tous les corsages de dessous, ce sont les mieux compris; c'est la reproduction exacte du corset.

En faisant une commande à M^{mes} de Vertus (12, rue Auber), il faut avoir soin d'envoyer les mesures bien prises sur la personne habillée: tour de taille, tour de hanches, tour de poitrine en passant sous les bras, et longueur du buste actuel.

SPÉCIALITÉS

Le soin de sa beauté est un devoir pour une femme, et nous sommes nous-même trop femme pour dire le contraire. On ne doit donc reculer devant aucun des moyens indiqués pour conserver sa jeunesse et sa fraîcheur.

Rien n'est plus facile aujourd'hui, et les ressources ne manquent pas; à preuve le *lait antéphélique* de CANDÈS, qui tonifie la peau et fait disparaître peu à peu les boutons, rougeurs, plaques, taches de rousseur, etc., ainsi que tout ce qui peut altérer la pureté du teint.

À la suite des longues veillées ou d'une fatigue anormale, il est bon de se lotionner avec ce spécifique rafraichissant. On coupe d'un peu d'eau le *lait antéphélique* et on l'applique ainsi, en s'essuyant légèrement ensuite.

Nous avons été témoin de transformations étonnantes dues à ce système très-simple; la peau prenait des teintes nacrées tout à fait idéales.

Prix du flacon: 5 francs. S'adresser à M. Candès (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

À GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.